

Jonathan Barbe

LES dessous d'UNE galaxie

Étude oPHOLFIENNE du
MAMMIFÈRE HUMAIN

JOEY CÔRNU
É D I T E U R

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives Canada**

Barbe, Jonathan, 1983-
Les dessous d'une galaxie
(Jeune plume)
Pour les jeunes de 13 ans et plus.
ISBN 2-922976-05-X

I. Titre. II. Collection: Jeune plume (Rosemère, Québec).

PS8603.A7D47 2004 jC843'.6 C2004-941428-3
PS9603.A7D47 2004

Direction de l'édition: Claudie Bugnon
Couverture et mise en pages: Christine Mather
Correction d'épreuves: Isabelle Harrison

Joey Cornu Éditeur inc.
277, boulevard Labelle, C-200, Rosemère (Québec) J7A 2H3
Tél.: (450) 621-2265 • Téléc.: (450) 965-6689
Courriel: joeycornu@qc.aira.com
Site Web: www.joeycornuediteur.com

© 2004, Joey Cornu Éditeur inc.

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2005:
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Les tribulations humaines
peuvent être comparées à des tourments
légers ou plus grands,
presque toujours véritables,
et c'est en se reposant sur ces épreuves que,
sans le moindre doute,
l'HOMME affirme avoir vécu.

Note 1¹⁰ de l'éditeur terrien

Dans son prodigieux ouvrage intitulé *Cosmos*, l'astronome Carl Sagan évaluait que, compte tenu du nombre d'étoiles dans la Voie lactée, des possibilités de planètes viables, et des probabilités de civilisations techniques ayant survécu à l'ère du progrès, c'est par millions que grouillent les colonies dans notre galaxie. Certaines pourraient être si évoluées que nous ne saurions en déceler la présence malgré leurs manifestations, un peu comme le ver de terre n'a pas conscience de l'humanité, locataire à l'étage au-dessus.

Pour résister aux pressions de l'évolution, admettez qu'il faut être tenace, obstiné même. Tel Opholfo, narrateur arionais des pages qui suivent. Et si l'on peut parcourir des centaines d'années-lumière sans bagage de chimie alimentaire, alors que vogue la navette (car le yogourt terrien, cher lecteur, n'est pas concocté à base de moisissures)! Et dans le même souffle, on peut faire changer la vieille Adélanine d'accent, selon que le vent vient de l'Est ou de l'Ouest, formuler quelques tournures fièrement douteuses, marier des termes dans l'infraction, et user de la ponctuation et des polices comme d'autres s'amuse à graffiter.

Reconnaissons d'abord et avant tout qu'Opholfo est capable de traverser la route terrestre des mots, entre la poésie et le scénario.

Prologue

Quelque part. Dans une des innombrables galaxies qui, au su de tous, constituent l'Univers. Au milieu de milliards d'étoiles, satellites, astéroïdes, soleils, et autres débris de cataclysmes. Parmi les neuf planètes aux multiples facettes d'un système anodin. Une boule d'eau, de feu et d'air. La « Terre ».

Ce nom bien simple, il lui vient d'un mammifère étrange et mouvementé qui y a évolué depuis à peine deux millions d'années. Cet animal, après s'être levé sur ses pattes arrière, a fini par trouver une utilité quelconque à ses pattes avant, développant ensuite un langage restreint, qui lui a permis de se vanter à tous vents qu'il était « capable ». Par ce babil rudimentaire, l'animal ne tarda pas à se proclamer Maître de ce qui, après une investigation visuelle précaire, lui était apparu comme étant « Le monde ».

Agissant dès lors autrement que par instinct, la bête malodorante se multiplia comme bon lui sembla et prit le nom distinct d'« humain » (« HOMME » pour les intimes). Ayant commencé son règne « d'être supérieur » en respectant son modeste emplacement dans la chaîne alimentaire, s'adonnant à la chasse et à la cueillette pour survivre, le fauve poursuivit une ascension abrupte et éphémère dans l'échelle hiérarchique terrienne. Parvenu au dernier échelon, il vola le titre de roi des animaux au lion, qu'il s'empressa d'emprisonner. Puis, plaçant la Terre entière sous son joug, le conquérant détruisit avec pure

préméditation d'autres êtres vivants, ainsi que la nature environnante. Par ses faits et actes, l'HOMME mérita le sous-titre de « tyran ».

La zone précise où il a choisi de vivre et mourir, le Terrien l'appelle « pays ». Dans ce pays, la plupart des organismes humanoïdes semblables à lui se regroupent et copulent pour former une « nation ». Chose difficile à comprendre, chaque humain intégré à une nation distincte se croit supérieur aux représentants des autres nations distinctes, jugement strictement basé sur des différences relatives à la culture, à la façon de parler, à la religion, ou même à l'apparence. Donc, un comportement nettement arrêté sur la façon d'être.

Ce jugement, basé sur les résultats ambigus d'un développement mental douteux, mieux connu sous le nom d'« opinion », fut dans l'histoire Terrienne la plus grande source de conflits et de guerres (les guerres se résumant, chez l'HOMME, à de pâles esquisses de ce qu'elles sont chez les Zoïskoskons, des dérivés banals et fastidieux d'affrontements bestiaux et virils au corps à corps) (souvent liés à la religion ou à toute autre raison insignifiante)).

Mais qu'est-ce que la religion? En observant les êtres humains – et en utilisant leur vocabulaire – on pourrait dire que c'est une « croyance ». Une croyance dans un ou plusieurs êtres suprêmes, imaginaires et inventés, dont ils savent que l'existence n'a jamais été prouvée. Et cet espoir aveugle, illusoire, voire dérisoire, que l'on surnomme « foi » la plupart du temps, ou plus simplement « idiotie »

en d'autres moments... Cet espoir, donc, se vante à qui veut l'entendre d'insuffler à ses enfants des valeurs profondes et une vertueuse mentalité.

On voit ici que la bestiole a fait un effort réel: on sent que la religion veut apporter paix, amour, partage et autres belles valeurs dans le cas humain. Des valeurs valorisantes, qui serviraient, encore une fois, à remettre en confiance la faible puissance de ce simple assemblage de rouages biologiques et de réactions chimiques qu'est l'HOMME...

Toutefois, comme le cerveau peu évolué de l'animal se contente et se borne à stagner, différentes interprétations de la religion ont vu le jour, mauvaises ou moins bonnes.

Pourquoi ce mammifère cultive-t-il une aussi grande gamme de sentiments, aussi tordus les uns que les autres? Pourquoi certains HOMMES préfèrent-ils le sel au poivre, la blonde à la rousse, le ketchup à la mayonnaise? Pourquoi cet être nourrit-il peur et haine vis-à-vis de tout ce qui est différent de lui-même, de son apparence et de son opinion? Souvent parce que sa religion l'a immergé dans cette peur de la différence, d'une façon ou d'une autre. Et l'IMMERGÉ répond fréquemment à ce sentiment d'impuissance par la violence – un défoulement égo-centrique et narcissique qui mènera irrémédiablement à la guerre (puis à la paix intérieure, à l'apaisement, et au contentement de l'ego en question).

Peut-être vous demandez-vous qui je peux bien être, pour définir aussi bien cette forme de vie qu'est celle de l'être humain, moi qui m'efforce de lui laisser son titre d'« HOMME »?

Je me nomme Opholfo 9^o, citoyen de la grandiloquente et magnanissime Galaxie IV, résident distingué de la planète Arion XI, progéniture des forces de l'universelle nature, que les humains appellent communément spermatozoïdes et ovule.

Comme de nombreux Arionais, j'ai été conçu à l'image d'un habitant d'une planète spécifique, et doté d'importants pouvoirs physiques et psychiques. Tout cela pour étudier et identifier les comportements et les actes de créatures évoluant dans un monde sélectionné.

Mon passage sur la Terre fut plus que mémorable. Malgré le fait que je me sois abstenu de participer activement à la vie humaine (dès mon atterrissage, j'ai masqué mon véhicule et mon corps d'un gel maquillant afin de conserver un rôle d'observateur invisible (Que d'efforts pour rien, s'ils avaient su que je me rendais invisible, ils ne m'auraient pas créé à l'image d'un humain.), il m'a donc été donné d'assister à bon nombre d'événements intéressants sans attirer inutilement sur moi l'attention des sujets de mon étude. Je souhaite vivement que cette expérience vienne en aide aux spécialistes arionais du comportement, pour qu'un jour tous les petits Opholfo puissent enfin comprendre le fonctionnement de l'Univers.

Voici donc, chers Arionais, les observations que j'ai pu faire lors de mon passage sur cette planète bizarroïde (qui à mon avis pourrait être fichée dans le dossier des «Systèmes Valables»). Et au lieu de vous présenter mon rapport sous la forme d'une rédaction monotone et habi-

tuelle, je vais vous dévoiler l'ensemble des informations recueillies à travers un récit (forme littéraire très utilisée sur Terre), auquel je me suis permis d'ajouter quelques commentaires personnels que j'espère aussi constructifs qu'exactes.

Vous remarquerez que j'ai surtout concentré mes efforts à faire le suivi d'un jeune homme (le premier spécimen sur lequel je suis tombé). Vous pourrez voir ce sujet digne d'intérêt évoluer dans ce Monde imprévisible qu'est devenue une simple boule d'eau, de feu et d'air. Grâce à mes pouvoirs télépathiques, vous connaîtrez chaque pensée de ces mammifères quasiment intelligents. Et vous comprendrez, chers concitoyens arionais, que ces êtres ont de biens singuliers sentiments.

Opholfo 9^o

888 888 milliers d'années après Opholfo 1^{er}

TRIBULATIONS QUÉBÉCOISES

LES HAUTS ET LES BAS
D'UN MAUDIT BON GARS

RAPPORT RÉDIGÉ
PAR OPHOLFO 9^e

DÉPOT LÉGAL :
4^e TRIMESTRE DE 888 888
ARCHIVES UNIVERSELLES ARIONAISES

Table des chapitres

	Prologue	6
0	Chapitre 0	13
1	Simon Aubin	19
2	Madame Repentigny	38
3	Problèmes, boulot, dodo	57
4	L'hôpital de la terreur	78
5	Un mariage et un baptême	85
4 ²	L'hôpital de la terreur	92
5 ²	Un mariage et un baptême	93
4 ³	L'hôpital de la terreur	98
5 final	Un mariage et un baptême	100
4 ⁴	L'hôpital de la terreur... Ça continue.	103
6	À la recherche d'une amie	104
4 ⁵	L'hôpital de la terreur, on y arrive.	109
6 ²	À la recherche d'une amie	115
4 ⁶	L'hôpital de la terreur	117
6 ³	À la recherche d'une amie.....	119
4 final	L'hôpital de la terreur	123
6 final	À la recherche d'une amie	128
7	L'hôpital de la terreur 2 : Le retour	136
7.5	Femmes au pouvoir	149
8	En route pour le sauvetage	163
9	État de choc, état de siège	182
10	Où l'on démontre... ..	199
11	À l'aube d'un grand jour.....	212
12	Qui sème le vent récolte la tempête... ..	224
13	Là où la fin justifiera les moyens... ..	242
	Épilogue terrien.....	262
	Épilogue opholfien.....	265

Chapitre 0

Octobre 2008 du calendrier humain.

Après une révolution technologique que l'on pourrait qualifier de «tout à fait insignifiante», certaines nations de La Terre étaient devenues IMMENSÉMENT riches... Et d'autres MINUSCULEMENT pauvres. Les richissimes nationalistes (citoyens d'une nation distincte) poursuivaient une existence pleine de réjouissances - luxe et luxure figuraient toujours au *Top Ten* de leurs menus soucis, et ils n'aspiraient qu'à mettre en conserve dans leur esprit cette ultime idée: ajouter un peu plus de valeur à leur ego («valeur» étant d'abord et avant tout chez l'homme un terme centré sur des formes multiples d'additions monétaires). Tout cela pour pouvoir s'acheter le modèle dernier cri d'un quelconque instrument issu d'une quelconque technologie, en regardant, chaque soir à l'heure du souper, sur leurs téléviseurs Last Cry^{MC}, des millions de pauvres malheureux «quelconques» mourir de faim en se quêtant un p'tit pain.

Une nation, qui portait alors le nom de Canada, composée de douze bouts de terrains hétéroclites appelés provinces, comptait à cette

époque parmi les pays riches. D'ailleurs, son nom était cité au palmarès de la géographie terrienne, méritant les honneurs du «pays le plus grand» (en superficie, n'allez pas vous imaginer autre chose).

Comme l'humain avait toujours fait la guerre pour s'approprier la zone d'autrui, lorsque le Canada avait été découvert moins de deux siècles plus tôt, il avait été disputé entre trois groupes: les Amérindiens (indigènes brutaux qui avaient été les premiers habitants), les Français (gens de la France (rien à ajouter là-dessus), et les Anglais (peuple d'ANGLETERRE, qui avait décidé d'ajouter à ses acquis cette part du gros gâteau «l'AMÉRIQUE», nom qu'on avait donné au bout de terrain dans lequel se trouvait le Canada).

Les disputes furent assez brèves.

Premièrement, les Amérindiens n'eurent pas vraiment le choix de céder la place, puisque l'homme blanc possédait des pierres magiques qui leur volaient leurs visages, des bâtons qui crachaient le feu, et de l'eau de vie de très bonne qualité qui créait une communication instantanée avec les dieux (médium qui serait remplacé plus tard par un certain Internet). Pour les Sauvages, céder fut un bien mauvais choix. Près de cinq siècles plus tard, la majorité d'entre eux étaient toujours cloîtrés dans des réserves (sortes

d'enclos sans clôture) qui ne leur laissaient que peu de liberté, et dont les limites étouffantes rappelaient chaque jour ce dur moment du passé, lorsqu'ils s'étaient « ben faite avoir ».

Les Français, premiers arrivés (façon de parler), vinrent d'abord coloniser ce qu'ils appelèrent la Nouvelle-France. Tout se passa assez bien jusqu'à un certain moment... Seulement, les hommes envoyés dans la colonie ((des hommes qu'on disait normaux) (en vérité c'étaient tous des bandits notoires qu'on ne voulait plus voir)) furent quelque peu transformés par le climat et le style de vie de leur Nouvelle-France. Ainsi, l'évolution humaine reprenant son cours, au lieu de rester les « sacrés bons mecs » qu'ils avaient toujours été, ces colons devinrent des « criss de bons gars »..

Au même moment, en Angleterre, les Anglais prenaient leur décision: les richesses de la Nouvelle-France leur revenaient de droit – ces richesses étant constituées en premier lieu de fourrures de bête que l'on se mettait sur la tête.

Donc, pour des peaux de castor et du territoire, la guerre éclata.

Petit résumé des événements : les Anglais en sortirent vainqueurs. (Mais il est encore assez difficile d'affirmer qu'ils ont été des « winner » jusqu'au bout, parce qu'ils décidèrent de rester au Canada...).

Un des problèmes qui allaient s'opposer à la paix intérieure subséquente c'était que les colons français s'étaient vraiment attachés à leur « pays » (autre nom donné à une nation (les Terriens adorent les synonymes)). Ainsi, les criss de bons gars ne voulurent pas quitter leur zone pour retourner dans leur patrie (de toute façon, les citoyens de la France les considéraient désormais comme des mutants dégénérés). En bref, les Anglais se retrouvèrent avec, sur les bras, une bande de colons-français-qui-n'étaient-plus-vraiment-des-français. Les conquérants se mirent alors en tête qu'en entourant ces faux Français de la culture et de la langue anglaises, les nouveaux sujets se transformeraient petit à petit en parfaites répliques d'Eux-mêmes. C'est pourquoi les colons, qui ne demandaient qu'à « r'tourner su leu terres », furent entassés dans un genre de sous-pays, semblable aux enclos des Amérindiens mais plus spacieux, qu'on nomma *Quebec*.

Je ne vous dirai pas tout ce qui s'était passé au « Québec » (prononciation francophone) depuis sa création jusqu'à mon arrivée – ce petit historique pourrait s'étirer un peu inutilement, et nous n'avons pas tous un horaire flexible...

Mais voici quand même un petit bilan de la situation :

- 1) Les nouveaux maîtres territoriaux

tentèrent de dissuader les Québécois de pratiquer leur religion catholique française et de parler leur langue québécoise, mais les «habitants» restèrent Eux-mêmes, c'est-à-dire des Québécois...

2) Décennie après décennie, des esquisses de conflits se prolongèrent dans le pays, confrontant les Canadiens anglais (des onze autres provinces qui finirent par s'ajouter) à un groupuscule de Canadiens français de la *Province of Quebec* qui s'étaient illustrés comme «des patriotes».

3) De grandes batailles suivirent, pour des questions de territoire, de langue, de culture, de religion, pour un Oui ou pour un Non.



C'est précisément le samedi 3 octobre de l'an 2008 après Jésus-Christ (héros d'un roman à grand tirage très apprécié chez les humains) que j'arrivai sur Terre. Et par un pur hasard, j'atterris dans le pays du Canada, plus précisément dans la zone du bouclier canadien québécois. Et c'est cette province, le Québec, qui m'accueillit sans le savoir, pour ma grande étude de comportement.

En 2008, le Québécois moderne était un homme «très évolué». Témoin du premier pas

sur la Lune, il avait aussi vu l'apparition de la brosse à dents électrique et de l'aspirateur sans fil, tout en ayant échappé au Bogue¹ et à un certain Jean Charest.

C'était temps de paix, des millions de Québécois vivaient dans leurs petites valeurs universelles – inspirant et expirant jour après jour l'air monotone de leur existence – pour voir les Canadiens (équipe sportive aux couleurs ennemies) gagner la coupe Stanley, et un nouveau premier ministre (dirigeant sans talent) prendre la place de l'ancien.

La population s'était concentrée dans des villes et dispersée dans des villages. Dans l'un de ces villages, là où commença mon étude, habitaient quelques centaines de personnes existant au rythme d'une vie presque excitante.

Ces hommes étaient des humains comme les autres... Et l'un d'eux allait devenir le sujet principal de mon rapport.

1
Le Bogue, un malheur monumental prédit pour l'an 2000, fut le résultat de l'anxieuse nervosité humaine. Comme les petits pères de l'amour infini avaient prévu la fin du monde pour ce premier janvier du nouveau millénaire, comme on avait dit que le sang coulerait et que bon nombre de têtes rouleraient, pour changer le mal de place, les hommes occupèrent leur temps et leur esprit à tenter d'éviter un fiasco informatique « envisageable ». La stratégie fut excellente : l'être humain fut si préoccupé pendant ses derniers jours qu'il passa à côté de l'apocalypse.

Chapitre premier Simon Aubin

- 1 -

La brise de l'automne. Celle d'un matin d'octobre sec et amer, peut-être trop pourpre. Un vent, tout ce qu'il y a de plus terrien.

Cette brise qui ne brisait rien, si inoffensive fut-elle, tentait de s'attaquer au front lisse d'un jeune homme, victime des victimes. Le garçon se tenait au sommet d'une montagne sans prestance, éminence de roc parsemée d'arbres déjà presque vidés.

Le vent effleurait ses cheveux, gonflait légèrement son manteau de toile; amené par les tristes assauts de l'air, un sourire subtil s'attardait sur son visage. Expression véritable. Et malgré le fait que ses yeux s'asséchaient au rythme des bourrasques, ses paupières ne claquaient que lorsqu'elles sentaient la vue s'affaiblir. Embrouilles et lucidités. Les pieds accrochés au sol, Simon Aubin regardait, songeur, la lumière poindre à l'horizon.

*Unique espérance
d'une vie condamnée.*

La lumière du soleil décrit une longue course comme la vague qui s'approche de la rive

d'un grand lac, couvrant de son aura un monde désolé, un monde navré. La lame de fond mordait dans les ombres de la presque aube, gagnant lentement du terrain, sans toutefois se montrer impitoyable envers chaque recoin, laissant dans son ombrage quelques survivantes. Jusqu'à faire briller les pupilles du jeune homme. Fascination. Ou simple trompe-l'oeil.

Retirant ses yeux de la boule de feu encore laiteuse, Simon les jeta sur un paysage d'une simplicité titanesque. (Ou d'un titanesque simple, tout dépend de celui à qui appartiennent les globes oculaires et la cérébrale matière.) Tout autour de l'observateur se dressait un panorama quasiment vide de présence humaine. Seules deux routes d'asphalte aux allures de tranchées bombardées et quelques fils électriques accrochés à leurs pylônes de fer se perdaient dans la perspective inégale des vallées répétitives, pour trahir l'homme. Il n'y avait que ces lignes grises et inertes pour prouver que, parmi érables et sapins, castors, chevreuils et lapins, vivait encore «Le Maître» (ce monarque, qui lui-même se couronna et s'empara d'un trône en bois rond).

Les montagnes, qui ressemblaient davantage à d'immenses collines, s'étendaient à l'infini comme les vagues d'un océan de flammes. Les teintes² des quelques feuilles restantes passaient du jaune pâle au rouge foncé, s'arrêtant sur

•••••
2
N'importe quel extra-terrestre digne de ce nom devra apprendre que, sur Terre, les couleurs semblent inspirer à l'humain une vaste gamme de sentiments complexes. Pour une meilleure compréhension du phénomène, vous pouvez vous référer aux travaux d'Opholfo 4^e, disponibles chez un libraire interstellaire près de chez vous.

3
Les humains ont cette fâcheuse habitude de se détacher de leur mère pour ne la revoir ensuite qu'avec le but futile de lui soutirer quelques plats congelés ou une quelconque somme monétaire. Pour ce qui est du loisir, aussi nommé plaisir, il découle évidemment de la nourriture et de l'argent. Je ne vois pas autre chose.

d'innombrables variantes, tandis que les conifères restaient presque tous aussi verts.

Vu de là où se trouvait Simon, l'horizon était si lointain qu'il semblait lancer un défi; il clamait une légende, un but, un mythe, une destinée.

— C'est beau en tabouère! s'exclama le garçon en faisant un pas de plus sur la corniche, pour mieux observer le gouffre béant qui s'offrait à lui.

Cachées par le relief incongru du bouclier canadien, toutes ces habitations humaines, colonies anorexiques, villages que le jeune homme avait vu grandir et maigrir, tous ces monuments de pierre effigie, semblaient inexistantes. Cette nature qui entourait les hommes, qui les effaçait, c'était cette mère, Tendre Dureté, qui avait un jour fait des Québécois ce qu'ils étaient devenus. Malgré cela, même s'ils n'en étaient qu'aux premières foulées de leur histoire, pour la majorité des rejetons québécois, Tendre Dureté n'était plus que source de nourriture, de profit et de loisir³. Simon Aubin, lui, conservait encore un certain sentiment de respect pour cette chère maman qui avait gardé son enfant si longtemps en son sein... Avant que ce dernier ne procède lui-même à l'accouchement.

*Avortement avorté avant terme
par l'avorté lui-même.*

Du haut de ses 16 ans, adolescent dans la

4
Cet autre mammifère est considéré comme l'ancêtre direct de l'homme par un grand nombre de scientifiques terriens. Même si odeur, pilosité et intelligence concordent entre les deux bestioles, je reste assez perplexe vis-à-vis de cette théorie: on peut retrouver une odeur semblable chez différentes espèces de putois et dans la plupart des sudorifiques masculins. Aussi, certains tapis synthétiques sont tout aussi poilus que le chimpanzé. Et l'être humain n'est que de deux poils plus intelligent que nos animaux de compagnie sur Arion. Pour ce qui est de mon idée personnelle sur le sujet, je serais porté à avancer que (suite, page 23)

force de l'âge, Simon avait eu l'occasion de voir bien des choses depuis qu'il avait vu le jour une froide nuit d'été. Bon nombre de ces « choses » étaient restées inexplicables, sans nom, sans titre.

Ce n'étaient pas des mystères surnaturels, de ces mystères qui amènent de véritables cultes et qui provoquent des messes noires. Ce n'étaient pas non plus des événements qui troublent l'esprit humain, telle l'apparition d'esprits défunts, les manifestations divines, ou l'accession du premier ministre à son poste. Non. C'étaient simplement quelques secrets de la vie qui lui avaient été dévoilés. Jour après jour. De l'enfance à l'adolescence. Et ces découvertes vitales, il devait absolument se les expliquer, avec détail et attention, par unique devoir envers sa conscience avide.

*Question de se démarquer
des consciences vides.*

À coup sûr, sa vie ne faisait que commencer. Il aurait très bien pu attendre la maturité – comme n'importe quel bon chimpanzé⁴ – pour s'empresse de noircir les cases du questionnaire de l'âge adulte. Tout au plus, il aurait aussi bien pu répondre au hasard, dans l'attente d'une recherche plus approfondie... ou d'une fausse connaissance plagiée. Mais à quoi bon fermer les yeux devant les débuts et vérités de l'existence, flirter avec le seuil de la décadence,

4, suite...

les premiers hommes à peupler la Terre étaient issus d'une portée de progénitures de mauvaise qualité (d'une lignée tarée, en fait) rejetée dans une capsule de déchets, sûrement par un peuple du quatrième espace galactique.

de sorte qu'on puisse devenir aveugle à jamais?

*On peut ouvrir les yeux
avec tant de facilité.*

Enfin... ça, c'était ce que Simon se disait. Peut-être avait-il gardé les yeux fermés trop peu de temps. Peut-être avait-il manqué quelque chose. Éveillé prématurément à la vérité. Mais ces questions lui semblaient irraisonnées. Il se sentait bien. Il ne se sentait ni enfant, ni adolescent, ni homme, ni même humain. C'était encore mieux: il se sentait vivant. Seulement «vivant». Et il l'était bien plus qu'il n'aurait pu le croire.

- 2 -

D'une démarche prudente, Simon avait entrepris de descendre la pente abrupte qui le ramènerait chez lui. Se faufilant entre feuilles colorées et branches sèches, il dérapait avec ses bottes sur les épines rouges, tombées des pins pour former un immense tapis aux allures de vieille carpe. Le randonneur continuait et continuait de progresser dans le vacarme de ses foulées. Et après une courte demi-heure pendant laquelle il descendit escarpements rocheux et sentiers improvisés, il put apercevoir l'ancre qui abritait ses bons et mauvais sangs.

Vue de l'extérieur, l'habitation qu'occupait la famille Aubin ne semblait ni immense, ni petite. Or, elle était bien assez grande pour abriter le fiston et ses parents. Des frères et sœurs, Simon n'en n'avait pas. Papa et maman n'en n'avaient pas eu le temps. Un jour, sa mère lui avait donné une explication à cette lacune familiale: lorsqu'il était né, la jeune femme «qu'elle était» était passée à un cheveu de perdre son emploi. «Pis ma job a toujours été c'que j'ai d'plus cher au monde.»

*Là où se trouvent les priorités
meurent les clichés de l'être aimé.*

Maman n'avait pas eu envie de voir une telle erreur se reproduire.

Son père, lui, il s'en foutait pas mal; lorsque fiston lui avait posé la question, papa avait fini par lui expliquer, après quelques sons très prometteurs⁵, la théorie de «la connerie non répétée».

Les briques foncées de la maison, perdues dans les nuances automnales, attiraient malgré tout le regard de Simon par un magnétisme étrange. Elles ravivaient des milliers de souvenirs dans l'esprit du jeune homme, vagues et précis à la fois. C'était en cet endroit qu'il avait vieilli, et qu'il vieillirait encore.

*Solitude isolée
dans un endroit désert.*

5
Placé dans l'embarras, l'être humain produit une multitude de sons qui, en aucun cas, ne peuvent être déchiffrés. En voici un exemple: «Eeeeeee... bennnn... tsééééé...».

Le jeune Aubin avait passé la majeure partie de sa vie familiale seul dans cette maison. La plupart du temps parce que ses parents travaillaient tous deux à plein temps. Autrement, parce que ces derniers fuyaient le nid conjugal comme on fuit les fournaises les jours d'été. Bien sûr, maintenant de tels détails ne le dérangent plus. Mais dans sa jeunesse, il lui était arrivé, quelques fois, de regretter la présence de ses père et mère. Ce n'étaient que quelques secondes de regret, rien de plus, mais c'en étaient quand même. «Et puis de toute façon... ses parents n'avaient même pas de temps pour eux. Alors ils en avaient encore moins pour lui!»

En regardant le garage qui se trouvait à une vingtaine de pieds de la maison, Simon savait très bien qu'il était vide de toute présence parentale, tout comme la cour. Même si on était samedi, ses procréateurs travaillaient, comme des bêtes féroces attirées par le miel. Même si c'eût été jour férié, ils seraient partis au boulot...

*C'est pour mieux t'éviter,
mon enfant.*

Simon en était venu à se dire que leur seul but dans la vie, c'était de faire un peu plus d'argent – de sorte qu'à soixante ans, muscles rouillés et corps épuisés, ils pourraient prendre une retraite bien méritée et se diriger vers la

mort les poches pleines. Pourtant, se disait-il, ces poches seraient vides, une fois dans la tombe; cet argent, ils ne l'emporteraient pas au paradis. ((Ce que Simon ignorait, c'était que sur le testament de ses parents, il était clairement stipulé que tous deux devraient être incinérés avec l'intégralité de leurs biens: maison, voitures, chien... sans oublier la tondeuse empruntée par la belle-mère. Mais ça, fiston n'était pas obligé de le savoir.) (Nous non plus d'ailleurs.))

Il était certain que pour Simon, l'argent était important... Ça l'était pour lui comme ça l'était pour tous les gens qu'il avait connus dans sa brève existence. On lui avait appris à aimer dépenser. Il aimait acheter des choses qu'il appréciait; il aimait toucher l'argent qui lui appartenait. Mais lui, au moins, il avait des remords quand il voyait des gens mourir de faim. Au moins, il se sentait mal à l'aise devant ces autres qui vivaient dans la rue à la télévision... Ou ces derniers, qui soupaient le lundi soir au restaurant L'imprévu⁶ et qui déjeunaient chez MécDonald le samedi matin.

Simon aurait bien voulu sortir tous ces gens du gouffre dans lequel ils croupissaient, mais après une telle pensée, il finissait toujours par se dire: «Pis moé? Quessé que j'deviens là-d'dans?». Alors, après s'être posé cette question, il se trouvait à nouveau transi de remords. Oui,

■■■■■■●
6
Pour avoir
accès à ce
restaurant, une
pièce d'identité
est requise soit
une quelconque
carte de crédit
reconnue
mondialement,
soit une liasse
de billets
de cent.

il avait développé une dépendance pour l'argent et la sécurité. Cependant, il estimait que de gaspiller toute une vie à travailler pour le seul plaisir d'être payé était insensé.

Tout ce que souhaitait fiston, c'était de ne pas se retrouver au même niveau que ses parents. Il voulait vivre modestement, pour que les regrets disparaissent, et que le bonheur tout-puissant s'empare de son existence.

Pfft... Facile à dire!



Il grimpa deux à deux les marches de l'escalier de pierres qui menait au portail de la maison. À une dizaine de mètres derrière lui, au-delà d'une grande pelouse brûlée et tondue tout croche, il y avait la route très peu fréquentée qui conduisait au village le plus proche, agglomération qui se trouvait à environ dix kilomètres au sud.

(Pourquoi ses parents avaient-ils choisi un tel emplacement pour prendre racine? Réponse facile: le terrain. Ils l'avaient eu pour une bouchée d'pain.)

Déverrouillant un après l'autre les cinq solides verrous de la porte doublement capitonnée, le garçon songea que ses parents étaient assurément aussi paranoïaques l'un que l'autre.

Même les plus fervents témoins de Jéhovah ne s'aventureraient pas aussi loin dans les profondeurs de l'impitoyable nature sauvage québécoise, là où une simple crevasse signifie une mort certaine, là où on peut se débarrasser définitivement des inopportuns sans être épié ou entendu... Alors que penser des voleurs délinquants!



Une fois la porte ouverte, Simon entra avec une agilité fulgurante la série de quatre codes de vingt lettres et chiffres du système d'alarme relié à la centrale qui ne lui laissait que vingt secondes et trois dixièmes de délai pour faire ce qu'il avait à faire. Il n'y avait aucune place pour l'erreur chez les Aubin. Une seule faute de frappe et le garçon se retrouvait encerclé par la Sûreté du Québec. Deux fautes de frappe, et l'ordre de tirer à vue était donné. «Trépidante, c'te vie-là. Vraiment trépidante!» se dit Simon à voix haute, sur une note d'ironie notable.



Entrant dans la cuisine pour se faire un petit déjeuner (il était encore tôt), Simon regarda autour de lui, comme s'il était entré pour la première fois dans la pièce aux quatre murs

■ ● ■ ■ ■ ■ ●

7
Les OGM ont
causé quelques
surprises
de taille
aux humains.

jaunes (peinture en solde). Ce qu'il voyait du premier coup d'œil, c'était l'exemple type du style de vie d'un Canadien français moderne: four à micro-ondes, lave-vaisselle, frigo, poêle. C'est au second coup d'œil que les choses se corsaient.

■ ● ■ ■ ■ ■ ●

8
Ces marques
sont une
gracieuseté
de la compagnie
Foutaises
incorporées.

Grille-pain tout usage (garanti contre les chocs, le feu et le vandalisme). Machine à hot-dog (capacité maximale de vingt-deux unités grillées ou steamées). Machine à griller les gaufres (possibilité de quarante degrés de chaleur, de «congelé» à «calciné» pour des gaufres comme vous les aimez). Malaxeur, robot culinaire, assortiment de cinquante couteaux de dix à soixante centimètres de lame. Masques protecteurs contre les radiations⁸ ou les contaminations produites par les aliments transgéniques. Machine à éplucher les pommes de terre Starfrot⁷, machine à éplucher les carottes Starfrot⁷, machine à éplucher les oranges Starfrot⁷, machine à éplucher les oignons Starfrot⁷. Méga-filtre-à-eau Brito⁷. Et tout cela, sans oublier le miniaspirateur à miettes de pain, dernière acquisition de la famille qui serait bientôt suivie du «encore-plus-mini» aspirateur à miettes de bagel («pour des miettes plus grosses et plus envahissantes»). Enfin, sur le comptoir, une petite télévision blanche, allumée sur un canal très prisé par Aubin mère

et père: Télé-achat.

Son regard revenant au point de départ, Simon ouvrit une armoire, en sortit le vieux grille-pain qui l'avait vu grandir, et y mit deux tranches de pain. De bonnes rôties recouvertes de beurre d'arachide et de confiture ne seraient pas de refus par un matin comme celui-là...

- 3 -

Mais qu'avait-il de si spécial, ce matin-là? Il n'était pourtant en rien différent des autres.

*Du jour au lendemain,
du pareil au même.*

Trop souvent Simon s'était répété cet adage. Il détestait la routine monotone et fade que ses parents entretenaient telle une vieille plante que l'on arrose d'année en année. Il se demandait comment... Non. Il se demandait plutôt pourquoi. «Pourquoi est-c'que les gens continuent d'endurer c'te maudite affaire-là? C'te patente-là qui s'empare de leur vie pis d'leux espoirs.»

C'était peut-être à cause de cette question que le jeune homme restait indécis au sujet de son avenir, incertitude que son père lui reprochait beaucoup. Simon se disait parfois que les seuls instants qu'il avait vraiment passés avec son père, c'était quand ils avaient parlé de son avenir.

Ô survol du souvenir...

« Voyons Simon, ciboère! Tu vas-tu finir par te brancher, une bonne fois pour toutes!? Pompier, policier, pompier, policier... J'commence à être écœuré de t'voir hésiter d'même! R'garde là: j't'ai emmené des p'tits pamphlets... Si tu r'gardes, là, policier pis pompier, ça rapporte pas ben ben, han. *Moé*, j'dis qu'tu devrais t'trouver une bonne job qui rapporte plus, tsé: avocat ou docteur, quec' chose de même... Comme ça, tu s'rais indépendant plus vite, pis ta mère pis *moé*, on s'rait débarrassés d'toé... »

Simon avait six ans quand son papa lui avait dit cela.

*Et il y a toujours
un survol suivant...*

« Non mais, Simon, ciboère, tu vas tu finir par t'en trouver une, une criss de job!? J'ai pas rien qu'ça à payer, *moé*, ta bouffe pis ton linge. J'en ai vu pas mal, *moé*, des gars qui sont restés chez leurs parents jusqu'à seize ans... Pis tu sauras qu'ça *m'tente* pas pantoute de t'voir la face jusque-là! Fait que si té pas capable de t'orienter su ton maudit avenir, fais au moins une fugue, comme les jeunes de ton âge! *Moé* j'pense que l'mieux, ça s'rait qu't'ailles vivre dans rue, à Montréal. *Chus* même prêt à t'aider si tu fais c'te choix-là: j'te paye la boîte de carton, pis le p'tit balais pour laver les vitres. »

Ça, c'était quand Simon avait 15 ans.

Cette jeune âme aurait bien voulu vivre dans un monde nouveau, où tout aurait été différent. Un monde dans lequel tout aurait pu arriver. Un endroit où un amour véritable aurait pu survivre, où l'ennui aurait été inexistant⁹. La grande aventure avec chamboulements, en quelque sorte.

Mais toutes ces pensées n'étaient que simples rêveries, purs fantasmes qui s'offraient volontiers à un esprit trop ouvert. Pour l'instant, Simon vivait dans un univers qui était tout le contraire de ses vaines espérances. Il allait passer un autre long samedi à travailler au village, non pas pour se faire de l'argent, mais plutôt pour passer le temps. Et le temps, il était souvent long, dans cette solitude qu'il vivait et qu'il acceptait en retenant ses soupirs.

Son repas terminé (vous vous rappelez qu'il était en train de manger), Simon Aubin mit son assiette au lave-vaisselle, sortit de la maison, et referma les cinq verrous. Il était temps de partir.

- 4 -

Il appuya sur un bouton, qui actionna aussitôt la porte rétractable du garage. Le pan de mur se souleva sans même un grincement. Dans les ténèbres tamisés de la petite bâtisse, il

■■■■■■●
9
Les humains ont
ce grand défaut
que vous venez
de voir. Ils l'ont
nommé
« espoir ».

enfourcha sa motocyclette et la fit démarrer. Le jeune homme avait, un an auparavant, vidé sa tirelire une première fois pour cet engin; il n'avait jamais regretté l'achat ((ça peut toujours être utile, un véhicule, quand on est à plus de dix kilomètres de toute forme de vie humaine) (en tout cas, sur Terre, ça l'est)).

Le petit moteur se mit à gronder. Simon embraya, puis il se retrouva sur la route. Roulant à une vitesse acceptable (acceptable d'après la législation humaine, par chez-nous, c'est criminel d'avancer avec une telle lenteur), pylônes et fils de fer filant au-dessus de sa tête, il sillonnait le sentier d'asphalte qui le menait au peu de civilisation s'offrant à lui dans les environs: le village de Saint-Jean-de-Bréboeuf.



Arbres pouilleux et dépouillés, pierres et plantes diverses, mouffettes aux raies brisées et dégagements nauséabonds; toutes ces choses venaient, une fraction après l'autre, effleurant le champ de vision et l'odorat du garçon, pendant qu'il roulait sur la route.

Alors qu'il ne lui restait que deux kilomètres à franchir avant d'arriver à bon port, Simon vit devant lui un véhicule qu'il connaissait fort bien. C'était un petit véhicule compact. Impor-

tation allemande. Rouille canadienne. Délavé, rayé, fatigué. Épuisé, pour tout dire. Une mécanique qui trahissait son âge par un bruit suspect, une suspension aux soulèvements inquiétants. À première vue, tout était normal. Presque. Le problème, c'était que la voiture roulait dans la mauvaise voie¹⁰, et qu'elle se dirigeait droit sur lui... à une vitesse qui ne dépassait cependant pas les vingt kilomètres heure.

Inutilement, Simon s'empressa de freiner sa monture métallique qui accusa une odeur de caoutchouc brûlé. Puis, après avoir posé un pied à terre, il fit un signe à l'intention de l'autre véhicule.

— Arrêtez-vous, madame Repentigny! Poussez-vous su'l côté deux secondes! cria-t-il alors que la bagnole se trouvait encore loin.

Aux coins de ses lèvres, un sourire se dessina, à peine perceptible. Un sourire doux, un sourire apaisant. La voiture s'arrêta devant lui dans un tonnerre de ferraille, et comme il descendait de sa moto pour s'approcher de la portière, il entendit la voix fluette, fragile, tendre et irrésistible d'une vieille dame qu'il aimait beaucoup:

— Quessé tu fais icitte, tit gars? s'enquit la conductrice aimablement desséchée, en baissant lentement sa fenêtre. Comment ça s'fait qu'te aussi loin d'chez toé?

10
Les humains ont eu cette drôle d'idée de donner deux sens à un même chemin. Notez que, contrairement au modèle routier le plus courant (celui des voies superposées, pour les systèmes solaires où les véhicules ne volent pas), celui des humains est compté parmi les trois seuls du genre dans l'Univers. Et pourtant, il y a une variante: c'est la seule planète où l'on peut retrouver sur le bas-côté des hommes équipés de casques et d'habits voyants, portant dans la main droite une pelle et dans l'autre une étrange substance embouteillée faites à partir de houblon.

(Silence de la surprise.)

— Mais, vous êtes pas à plus que deux kilomètres de chez-vous, madame Repentigny!

— Ça fait pourtant une demi-heure que j'roule! dit-t-elle, sidérée.

(Silence de la reprise.)

— Mais de toute manière... qu'est-ce que vous faites sur la route aujourd'hui? Vous prenez jamais votre auto, d'habitude.

— J'suis encore toute jeune, mon garçon. J'ai juste quatre-vingt-quatre ans! dit Madame Repentigny, sur un ton qui relevait plus de la fierté enfantine que du reproche. J'suis pas encore sénile, tu sauras! Et puis j'sais très bien conduire! ajouta-t-elle, levant un index rappelant celui d'une poupée de porcelaine.

(Silence du regard intense, interrogateur.)

— Si vous savez si bien conduire, pourquoi vous roulez dans l'sens inverse?

— Eh bien... Y'ont encore changé l'sens dans l'quel y faut rouler!?! Les maudines!!! J'ai pourtant encore vu des gens, hier, à télé, qui conduisaient à gauche...

— C'était dans un film?

— Non... Un documentaire... sur le Népal...

— Mais... Vous l'savez ben, madame Repentigny, qu'au Québec, on conduit à droite.

Un nouveau silence s'installa. Un vide sans nom. Comme si la dame cherchait à se rappeler

quelque chose qu'elle avait appris quelque trente années plus tôt. Quelque chose qu'elle aurait ensuite oublié.

— On est au Québec? (Et puis, trente longues secondes plus tard) ... Ah oui. Eh ben... Maintenant, j'vais m'en rappeler. J'te l'promets, dit madame Repentigny, comme un enfant qui s'est fait gronder. Mais laisse-moi passer, maintenant, parce que j'suis en retard.

— Où est-ce que vous allez?

— J'vais voir Roger!

(Triste silence, douleur d'espérance.)

— Madame Repentigny... Vous savez ben que Roger est déménagé... À Montréal... Depuis trois ans...

— Euh..... Oui...

(Souffle plus désolé que le « désolé » qui avait précédé.)

La parole d'Adélanine (ça, c'était le prénom de madame Repentigny) semblait maintenant égarée, tout comme son regard. Elle avait laissé sortir ce « oui » sur un ton de soumission et de résignation empreint de tristesse. Un larme scintilla dans sa pupille, retenue prisonnière avec grande peine.

— Allez madame Repentigny... on fait demi-tour. J'vas vous r'conduire à maison.

●●●●●●●●

S'effoier, au Québec, c'est tomber, mais plus lourdement que lors d'une chute moyenne. On peut aussi bien s'effoier sur un divan que sur le ciment, toutefois, c'est toujours la hauteur de la chute et la dureté du point d'arrivée qui définissent les dommages infligés au sujet de l'écrasement.

Après que la petite voiture ait fait demi-tour (non sans grand-peine, puisque la dame avait confondu le frein à main avec le bras de vitesse), les deux véhicules s'éloignèrent, côte-à-côte, Simon suivant la dame âgée de très près, en protecteur bienveillant. Sur les bords de la route, les feuilles des arbres continuaient de tomber, expirant une courte existence, sous les assauts du vent. Au loin, un oiseau majestueux prenait son envol pour une destination tropicale. Ses ailes embrassaient l'air d'un mouvement céleste, dévoilant la perfection de la nature. La merveilleuse bête ailée fit une dizaine de mètres dans le vent – tout juste une dizaine de mètres – avant de recevoir une volée de plombs dans l'aile. Grand plongeon en vrille, l'oiseau « s'effoira¹¹ » au sol. Un gamin, couvert de taches de rousseur, vint jeter un œil sur sa victime, carabine sur l'épaule. Il retourna l'animal, ricana, le retourna encore, puis continua son chemin, sifflotant un air joyeux.

Ça, c'était une des plus grandes lois terriennes, une de celles qui n'avaient pas été gravées dans la pierre, mais plutôt dans la chair. La loi du plus fort.

Chapitre second Madame Repentigny

- 1 -

Une demi-heure plus tard. Motocyclette et voiture débouchaient sur la rue principale du village de St-Jean-de-Brébœuf, après que Simon eut convaincu Adèlanine d'appuyer un peu plus fort sur l'accélérateur. Passé le garage délabré, le vieux pompiste au sourire édenté, le restaurant délavé et le dépanneur aux murs de carton souillé, ils finirent par bifurquer. Bifurcation qui les amena à fouler de leurs pneus usés une étroite surface de terre battue, aussi accueillante qu'irrégulière. Irrégularité qui se trouvait être la petite entrée de la petite maison de la petite madame Repentigny.

Alors que la petite dame en question se stationnait et que son véhicule rouillé craquait sur les cavités calvitieuses¹² du terrain, un minuscule caniche émergea d'un boisé en courant. Et comme sa fringante maîtresse s'immobilisait dans un cahotement tapageur, alors qu'elle ouvrait sa portière pour sortir avec délicatesse un pied tout lent coiffé d'une mince pantoufle aux teintes rosées, le chien¹³ se mit à bondir sur place.

Tiré du terme calvitie, nom commun relié au phénomène de l'alopecie crânienne, cet adjectif qualifie dans ce cas la minable densité des vertes étendues de bon nombre de pelouses terriennes.

Canis debilis rachitis

Propulsé par ses pattes laineuses, il rejoignait presque les yeux d'Adélanine, qui le regardait faire son manège habituel en riant tendrement. D'un bond agile, la bestiole se retrouva dans les bras de la dame, refuge qui se situait quand même à basse altitude... Il se trémoussa contre le châle de laine, puis, de sa langue hyperactive, il lécha le visage familial avec une frénésie toute amoureuse que seul pouvait mériter l'être aimé – et les milliers d'autres inconnus qui s'y présentaient le nez.

— J't'avais encore laissé dehors, hein Albert! dit madame Repentigny, en flattant le crâne du digne représentant canin, surface qui n'était pas plus grande que la paume d'une main (en l'occurrence, celle de l'extra-terrestre écrivain).

La maison de madame Repentigny n'était pas très voyante. Elle n'était pourvue que d'un simple étage. Ne comprenant que les pièces primordiales, elle était aussi **restreinte** que la plupart des autres habitations **économiques** construites pour les gens de l'âge sage, demeures qui parsemaient la rue principale d'une extrémité à l'autre. Cette **inévitabile restriction** qui touchait la maisonnette n'épargnait pas le terrain qui l'entourait. Mesurable en centimètres carrés, la surface d'herbe **morte** ne portait sur son **pauvre** sol qu'un **vieux** chêne qui avait rendu l'âme depuis **belle lurette**. S'ajoutant aux **accablantes**

réalités du moment, les **vieux** rideaux aux **vieux** motifs fleuris, qui **obstruaient** les fenêtres de la construction démontraient sans **honte** que la personne **se mourant** en cet endroit n'était **plus très jeune**...

Autre ajout à l'**accablement** de l'évidence: un **vieux** panier de fleurs déposé sous le porche, dont le contenu était passé à **trépas** depuis au **moins** six mois déjà.

— Vous croyez pas que vous devriez changer ces fleurs-là un jour ou l'autre, madame Repentigny? dit le jeune homme en s'accroupissant devant le funèbre arrangement floral.

— Tu sais très bien, mon garçon, que ça, c'est les fleurs que monsieur l'curé Jean-Paul m'a données quec' jours avant d'entreprendre son voyage vers les cieux. J'les enlèverai jamais de d'là!

Simon savait très bien qu'il ne pouvait contredire une volonté si touchante sans devoir écoper d'au moins une heure de sermons. Du fait, il n'ajouta rien. Les fleurs finiraient bien par être avalées par la neige de novembre, et, le printemps revenu, madame Repentigny croirait peut-être au miracle divin en s'apercevant de la disparition. Peut-être.

Le jeune homme s'étonnait tous les jours un peu plus de la façon d'être de sa vieille amie. Assurément, elle n'avait plus toute sa tête... Avec tous les médicaments que le médecin lui

prescrivait et qu'elle prenait amoureusement... Toutefois, même sans ces drogues trop variées au goût du garçon, Adélanine aurait certainement gardé son irrésistible charme innocent. «Comme si elle avait refusé d'être dans une autre époque que celle de sa jeunesse pis d'un parfait bonheur. »

La dame tourna la poignée de la porte qui, déjà déverrouillée, s'ouvrit sans opposer la moindre résistance. De toute façon, il n'y avait aucun danger que madame Repentigny se fasse dérober quoi que ce soit : elle ne possédait qu'un simple téléviseur à cadran qui avait la moitié de son âge, et un téléphone qu'elle confondait souvent avec le vieux poste télé, à cause de la ressemblance pourtant très sommaire des deux cadrans.

Rien qui ait de réelle valeur dans cette demeure? Faux. Il resterait toujours des tas de souvenirs. Mais pour madame Repentigny, les prix avaient été coupés. C'étaient jours de rabais à perpétuité dans sa mémoire – elle qui s'était vu octroyer la sentence de l'oubli. Jugée et condamnée au tribunal des aînés.

- 2 -

Aussitôt franchi le tapis «...elcome» passablement défraîchi et le cadre de porte à

moitié pourri, Simon sentit une forte odeur de pudding à la vanille. C'était le seul plat que madame Repentigny réussissait encore à la perfection (puisque c'était le seul dont elle se rappelait les ingrédients exacts : poudre et lait).

L'odeur, attirante pour une narine non connaisseuse, s'était répandue jusque dans le salon, pièce adjacente à la cuisine. C'était sur ce salon aux teintes lugubres que donnait l'entrée. Un vieux divan, une vieille table de verre, un transistor duquel on aurait pu tirer un excellent prix chez l'antiquaire. Un téléviseur, guetté par la peine de mort, prisonnier d'un immense meuble de bois, écran qui après toutes ces longues années de captivité, offrait une image tirant sur le vert écœuré. Un tapis lourd et sans fond, transportant quatre barques de laines, pantoufles flottant en duo sur ces flots de flanelle. Toutes ces choses donnaient à la pièce un air... de «vieux». Il ne fallait pas se le cacher, ça faisait vieux. Vieux, «vieux», «vieux», ««vieux»».

— Tu veux-tu un p'tit verre de lait? demanda l'hôtesse, suppliante.

— D'accord, mais ça va être vite faite par exemple. Sinon j'vas être en r'tard à'job.

Dans ses pantoufles, joli travail de tricot dont Adélanine lui avait fait cadeau, Simon suivit sa vieille amie à la cuisine, lui-même suivi de très près par Albert. De très très près. Le

caniche, malgré son cerveau aux espaces restreints, savait fort bien qu'il aurait droit à un ou deux biscuits s'il se trouvait au bon endroit au bon moment.

Madame Repentigny sortit le lait d'un gros frigo blanc aux grondements menaçants, pour ensuite s'arrêter face aux armoires de faux bois. Brusquement. Sa petite bouche restée grande ouverte, son dentier pendait, songeur, comme dans un état second où l'inconscience absorbe l'âme.

(Silence. Trop profond pour qu'on s'y laisse couler.)

— Les verres sont dans l'armoire du haut, madame Repentigny, dit Simon.

Elle ouvrit la dite armoire, et y trouva un verre mal lavé ainsi qu'une tasse craquelée. Le garçon savait très bien que s'il n'avait pas agi, Adèlanine aurait aussi bien pu rester là un sacré bout de temps, immobile. Ailleurs. Quelquefois, il se disait que cette demi-tonne de médicaments qu'elle avalait à intervalles réguliers avaient plus d'effets secondaires que de résultats favorables. Par exemple, ses médicaments contre l'Alzheimer lui donnaient la migraine, tandis que ceux qu'elle prenait pour soigner ses maux de tête lui occasionnaient des pertes de mémoire. Et ce n'était que deux petites bouteilles parmi une cinquantaine d'autres, d'après les calculs

les plus récents.

Pendant que madame Repentigny lui versait son verre de lait et lui sortait quelques biscuits, Simon s'affaira à remplir la bouilloire pour lui faire un petit café bien tassé.

— T'es l'plus gentil des p'tits gars, clama la vieille dame, le regardant faire. Même mon Roger l'était pas autant... dit-elle plus bas.

— Vous me l'dites toujours, madame Repentigny... J'vas ben finir par le croire!

Assis à la petite table qui trônait au centre de la cuisine, ils sirotèrent leurs breuvages en bavardant de choses et d'autres, Simon observant le gros moton¹⁴ blanc qui tournait dans son verre, madame Repentigny avalant goulûment son café, sans se préoccuper le moins du monde de la brûlure au troisième degré qu'elle venait de s'infliger. Le sujet de conversation préféré de la dame, vu son emplacement social et sa sédentarité accrue, tournait toujours autour des croustillants potins du village.

En restant aussi longtemps dans un endroit pourvu d'une si faible agglomération, on finissait par connaître tout le monde: du petit Denis au gros Jean, de la jeune Karine à la douairière Gertrude, du «fucké» Jean-Claude au réservé Jean-Philippe; presque toutes les têtes y passaient.

Comme ils conversaient, les chaises de bois



Le moton est une forme de dégueulasserie très répandue au sein des produits avariés, surtout dans les produits laitiers. Cette boule de moisissure apparaît dans le liquide, et le plus étrange, c'est qu'on la cultive et la délaye pour concocter un mets très apprécié: le yaourt.

craquaient au rythme de leurs débattements vocaux. Cependant un bruit aussi infime était loin de les déranger.

Simon aimait beaucoup madame Repentigny, comme si elle eût été la grand-mère qu'il n'avait jamais eue (la mère de son père était décédée avant sa naissance, des suites de l'ingestion d'une trop grande quantité de vitamines « Flinstone », et celle de sa mère avait été portée disparue dix-huit ans auparavant, entre Alma, Jonquière et Drummondville, ce qu'on aurait alors pu désigner comme le « triangle des Bermudes du Québec »). Le garçon n'avait eu personne pour lui pincer les joues, pour le surveiller avec bienveillance ou pour s'inquiéter de son état lorsqu'il avait eu la varicelle. Personne, sauf la vieille Adélanine. Il lui était lourd de penser au jour où elle le quitterait, pour aller rejoindre son défunt mari, où qu'il fût.

Alors qu'Albert finissait de grignoter son dernier biscuit (son vingtième, pour donner un chiffre moins approximatif), Simon se leva doucement, après avoir jeté au préalable cinq ou six coups d'œil à sa montre.

— Faut que j'm'en aille, maintenant, madame Repentigny...

— Je l'sais... dit-elle en se levant pour l'embrasser sur la joue. Mais r'viens m'voir, han... Je m'ennuierais en maudine si j'restais

toujours toute seule avec Albert. C'est un bon pitou, mais y'est pas ben ben parlant!

— M'a vous r'voir, ça c'est promis... Bye là!

Et sur cet au revoir, Simon partit. La porte se referma doucement sur un salon vide. La vieille dame se retrouvait de nouveau seule, à table, avec un caniche qui allait bientôt souffrir de la plus horrible des indigestions.

Souffrances et solitudes animales.

Il allait falloir bien du temps à Simon Aubin pour pouvoir tenir cette promesse si anodine faite à sa vieille amie.

- 3 -

Quand Adélanine finit par finir de siroter sa tasse de café, elle tourna son attention vers la grosse horloge grand-père accrochée au mur. L'heure était venue... L'heure de prendre ses médicaments.

Elle était allée voir le docteur Beauchamps la veille, et il lui avait prescrit un nouveau remède à ses rhumatismes! Pour que le nouveau remède soit efficace, il lui avait fortement conseillé de continuer à prendre l'ancien. Il ne pouvait pas avoir tort: il était infailible. Elle ferait ce qu'il avait dit.

La dame partit dans sa chambre, en quête de sa boîte à pilules, et revint s'installer dans la cuis-

ne. Elle se versa un grand, très grand verre d'eau, et le déposa avec précaution sur un sous-verre qui l'attendait sur la table, tout près de la boîte.

Cette boîte, communément appelée « dosette » par ses plus fervents adeptes, était en fait un énorme contenant de plastique prismatique. Une fois posée sur la table, la dosette arrivait au front d'Adélanine. Ce contenant, il en contenait sept autres, tous de formats identiques. Ces derniers étaient entièrement remplis de pilules de diverses grosseurs et couleurs. À grands coups de cuillère à soupe, Adélanine avala tous les comprimés de la boîte sur laquelle était inscrit « samedi ». Du premier au dernier, elle les fit disparaître dans sa gorge, prenant entre chaque pelletée une grosse gorgée d'eau. Il lui fallut cinq bonnes minutes pour consommer les cinquante-huit pilules.



Cinquante-huit minutes plus tard, après avoir écouté un documentaire à la télévision et appris que des extra-terrestres habitaient la Terre, quelques-uns d'entre eux venant de la planète Vulcain... Cinquante-huit minutes plus tard, donc, les effets des médicaments commencèrent à se faire sentir.

D'abord, tout se mit à tourner autour d'elle

à une vitesse foudroyante. Circonvolutions et étourdissements suffoquants. Quand soudain sa vision se stabilisa, ce fut pour la laisser voir Albert qui avait escaladé ses genoux. Le faciès squelettique du petit chien s'allongea longuement, très longuement, comme l'élastique que l'on amène au seuil de rupture, puis redevint tout à coup normal, puis se changea en celui d'un minuscule, minimal animal. L'esprit de madame Repentigny se décontracta alors et se remplit d'un tas d'images plus ou moins importantes. Au moment où enfin ces avalanches de gribouillis fondirent, ce fut pour ne plus jamais reparaitre, rasés à jamais de la carte de sa mémoire. Sa tête lui sembla tout à coup extrêmement lourde, et tandis que quelques dizaines de centaines de milliers de neurones rendaient l'âme, ses mains se mirent à trembler comme seul un robot culinaire sait le faire. Son corps tout entier suivit ses mains dans la secousse. Elle ressemblait à un *shaker*, vide d'alcool mais plein de vitamines. Alors, elle perdit tout sens de l'équilibre. Elle se sentit flotter comme si elle avait quitté son fauteuil pour une autre dimension. La cinquième ou la sixième, à gauche, en partant du bas...





15
 D'après le dictionnaire terrien, « avoir du bon », c'est présenter des avantages. Ainsi, choisir le Bon Dieu, c'est adhérer au club international de la religion chrétienne. Les abonnés du club, après diverses contributions obligatoires, ont droit aux avantages suivants:
 1) Le membre est pardonné de toutes ses fautes, quelle qu'en fut l'ampleur et quelle que fut l'intention première.
 2) Pour pouvoir tourner le dos à tous les maux du monde, le membre n'a qu'à parrainer une image vidéo et pleurer un peu durant le journal télévisé une fois de temps en temps.
 3) L'abonné se verra accorder (suite p. 50)

Une autre heure passa avant qu'Adélanine ne revienne sur terre... Avant que son cœur ne ralentisse pour atteindre un pouls si faible que même le médecin le plus attentif l'aurait déclarée morte. C'est au moment où l'organe vital atteignait le rythme de trois battements minute qu'il recommença à fonctionner normalement. Dès lors, la vieille dame entendit les voix. Des voix qui disaient que le démon était là, tout proche. Des voix rauques et lugubres, graves et violentes, riantes et joyeuses, aigues et stridentes, déchirantes et obsédantes, vagabondes et furibondes. Quand enfin les voix se turent, ce fut le noir. Adélanine était consciente, mais le sens de la vue l'avait quittée. Elle pouvait encore sentir l'odeur vanillée du pudding dans ses narines. Elle s'en sentait rassurée. Les secondes passèrent, les minutes s'étirèrent, et mille couleurs l'envahirent, tourbillonnantes, envoûtantes. Les ténèbres se présentèrent de nouveau. Cette fois-ci, la vieille dame s'était évanouie.

Et c'était comme ça tous les jours que le «« Bon¹⁵ »» Dieu faisait.

- 4 -

Comme la pendule sonnait dix heures, le coucou restant à l'abri des intempéries pour cause de maladie, les yeux de la vieille aux bois



15 (suite)
 une priorité de passage au purgatoire en temps et lieux.
 4) De plus, il lui sera donné une chambre, dans une des luxueuses résidences du paradis, meublée et chauffée aux frais de l'enfer, le paradis se trouvant au deuxième étage et l'enfer au sous-sol (c'est peut-être pour ça que quand ils construisent une maison, les humains finissent rarement le sous-sol).

dormants s'ouvrirent sous le tendre baiser d'un Albert affamé. Elle ne se souvenait de rien. Elle ne savait plus ce qui s'était passé après le départ de Simon. Et elle avait « un de ces mal de tête ». Ce qu'elle savait, par contre, c'était qu'elle avait pris ses médicaments. Madame Repentigny avait depuis longtemps compris que si elle revenait à elle, de cette façon, dans son fauteuil, c'était qu'elle avait bien pris sa dose quotidienne.

Jamais Adélanine ne s'était posé de questions à propos des petites « pelules » qu'elle avalait. Elle avait pleine confiance en son docteur. Celui-ci était irréprochable... Il avait un diplôme! Elle l'avait vu, sur son mur, entre son certificat d'assiduité dans l'équipe locale de hockey (datant de 1972) et son certificat de divorce (plus récent, celui-là). Et puis, elle avait aussi une entière confiance en son pharmacien: c'était l'ami de tout le monde ((ils le disaient à la télévision (et il n'y a rien de plus fiable que la télévision terrienne)).

Autrefois, la vieille dame se retrouvait souvent dans les hôpitaux. Ça, elle s'en souvenait encore. Ces immenses bâtisses où l'on vous loge pour quelque temps parmi des tonnes de gens, un peu comme dans les colonies de vacances d'autrefois, où l'on fêtait la kermesse tous les soirs. Bien sûr, il lui était arrivé plus souvent qu'à son tour d'être malade et d'en avoir

réellement besoin, de ce séjour « santé »; mais il lui était aussi arrivé de se sentir terriblement seule, et de vouloir un peu d'attention. Un petit moment, là où la nourriture était « si bonne » et où les infirmières étaient « si gentilles », ça n'avait jamais été de refus pour elle, quelques ans plus tôt. Toutefois, les temps de totale solitude étaient révolus... Son mari était bien mort à la guerre. Son seul fils était bel et bien parti à Montréal sans revenir. Cependant, Simon était là.

Georges, son mari, il avait fait le Vietnam. Retenu prisonnier dans un camp de concentration nazi, il avait par miracle réussi à s'évader au bout de dix ans de torture, couvert de blessures, refusant de dévoiler le secret de la Caramilk au risque de sa vie. Malheureusement, se frayant un chemin dans la jungle sauvage, après avoir abattu quelques centaines de Viet-kongs et s'être débarrassé de deux ou trois tigres, Georges avait succombé à une écharde au pied. Ça, c'était ce dont elle pensait se souvenir.

Pour ce qui était de Roger, son pauvre petit, il avait attrapé une maladie affreuse: le « bien-être social aigu ». Touché très gravement par ce virus contagieux, il était parti à Montréal se mettre en quarantaine et suivre un traitement. Parti. *Gone*. Bye-bye. Ciao. À plus tard.

Il restait bien Albert pour divertir madame Repentigny durant ces longs moments qu'elle

vivait; cependant, ce n'était qu'un chien. Et même si, quelquefois, quand elle prenait une double dose de médicaments (sur recommandation du docteur), Albert se mettait à parler... la petite bête n'avait jamais grand-chose d'intéressant à dire.

Par chance, Adélanine avait Simon. Et elle en remerciait le Bon Dieu. Il ne passait pas la voir tous les jours, mais quand il le pouvait, il le faisait. C'était ce qui donnait à la dame l'envie de vivre encore un peu: quelqu'un qui pense à elle... ou tout au moins qui sache qu'elle existe. C'était ce pourquoi elle ne passait plus de semaines entières dans les hôpitaux. Un jour ou deux par semaine suffisaient amplement.



En regardant sa vieille horloge coucou, madame Repentigny remarqua que son émission favorite allait bientôt commencer (On pourrait presque dire que le mode de vie de cette dame était réglé à même son horloge, vous ne trouvez pas?).

Pour Adélanine, il n'y avait rien de mieux que d'écouter un bon *soap* américain quand on était à court de potins. Peut-être que les Japonais allaient bientôt supplanter les Américains au niveau de l'économie, mais jamais ils ne le

feraient au niveau des *soaps*. L'auditrice avait drôlement hâte de savoir si Jim allait laisser tomber Alex pour sa maîtresse Clara qui venait de quitter son mari Carl et tuer son amant Ralph. Elle salivait à l'idée de voir si Clara était réellement enceinte de John, son nouveau père biologique qui l'avait engrossée dans une cabine téléphonique, de savoir si John allait enfin déclarer son amour à Jim avant que ce dernier ne meure d'un obus au foie reçu lors d'une expédition au Nicaragua.

Un bel après-midi en perspective.

Vive les reprises!

Juste au moment où le thème musical tant attendu allait se faire entendre, le téléphone sonna. Un voix d'un grand enthousiasme s'éleva au bout du fil... Un enthousiasme qui sonnait aussi faux que le cri d'une marmotte en chaleur un soir de mai.

— Allo môman!?! C'est Roger!!!

— Allo Roger. Ça fait longtemps qu'tu m'as pas appelée..... Trois ans, je crois... dit-elle d'une petite voix amoureuse remplie d'innocence.

*L'amour inconditionnel
qu'une mère porte à son fils.*

Un amour à sens unique.

— Chus désolé m'man. Tu sais : les siestes, la bière, le câble... j'ai été pas mal occupé ces derniers temps. Mais j'viens t'voir demain. J'vas

être là à deux heures. Bye!

— Mais...

Trop tard. La tonalité du téléphone se fit entendre.

Roger, son fiston, c'était lui qui avait acheté la maisonnette qu'elle habitait. Roger, trois ans auparavant, après avoir empoché le montant total de la vente de la maison familiale, était parti. Depuis, Roger, elle ne l'avait pas revu. Par contre, si Simon ne lui avait pas rappelé quelques heures plus tôt que Roger était parti... elle aurait encore cru qu'il vivait au village voisin.

À cette pensée, une minuscule larme cristalline sillonna la peau ridée de la joue d'Adélanine, pour glisser sur ses lèvres frémissantes. Son garçon n'était pas aussi poli que Simon, ni aussi gentil et serviable, ni aussi intelligent et présent, ni aussi rempli d'avenir, ni...

À vrai dire, Roger n'était rien. Presque rien... Mais c'était quand même «son fils». Son fils à elle. Et même devant le fait indéniable qu'il l'avait abandonnée, elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Il lui arrivait même d'haïr Simon parfois, d'être aussi bon et gentil. Elle aurait voulu le voir pire que son Roger, pour que ce dernier puisse être excusé de son comportement... en partie, tout au plus.

*Mais de telles pensées ne survivent pas
aux instants qui vivent.*

Un souvenir cher au coeur de madame Repentigny prit d'assaut sa mémoire ambiguë.

Alors que Roger avait dix ans, un de ces jours de printemps où les bourgeons éclatent sans bruit aux branches des érables, elle s'était aperçue d'une disparition dans son coffre à bijoux. Le petit Roger lui avait volé le bien le plus précieux qu'elle eût : une imitation de broche en pyrite de fer que son mari lui avait offerte avant de partir à la guerre. C'était d'une valeur affective, bien sûr, mais ça restait la seule richesse de la famille. Roger avait échangé le bijou contre quelques friandises de mauvais goût et, ce jour-là, elle ne l'avait même pas grondé. Elle lui avait dit, sur un ton doux et cajoleur : « C'est pas fin c'que t'as fait, Roger. Faut pas r'commencer. »

Et tout de suite après ce sermon inoubliablement significatif, le garçon était reparti s'amuser. En riant. En ricanant. En se foutant de sa gueule.

Ce qu'elle avait fait ce jour-là, elle allait le regretter pour le restant de ses jours. Ou jusqu'à ce qu'elle l'oublie, ce qui n'aurait su tarder.

La pire tache sur l'univers humain (après la politique et le « star système ») se trouve à être la violence. Ses glandes sentimentales ont beau sécréter quelques substances potables, à cause de la violence, l'homme s'autodétruit, se torture corps et âme. Mais même sans rage au cœur, l'être humain ne vaut pas grand-chose. Il ne pense qu'à lui-même, à son bien-être personnel, et prône le pouvoir, la Toute-Puissance de l'argent, valeur qu'il s'est inventée pour se sentir supérieur à ses frères et sœurs de sang. Comme s'il n'en avait pas eu assez d'accroître sa supériorité sur toute la planète...

Chapitre troisième

Problèmes, boulot, dodo.

- 1 -

Le dépanneur où travaillait Simon, loin d'être immense, était plutôt du genre « crissement p'tit ». Par souci de vérité, disons qu'il faisait vraiment pitié. Toutefois, ce n'était pas le pire commerce du genre: le garçon en avait vu un qui battait tous les records dans une bourgade perdue du nom de Vendée. Cette paroisse se résumait à une faible agglomération très dispersée, comprenant quelques rares maisons ici et là; on lui avait laissé le nom de village parce que c'était le seul qu'on pouvait lui offrir (la seule autre désignation possible étant « bidonville »).

Sans compter le propriétaire, Simon était l'unique employé du dépanneur de St-Jean-de-Brébœuf. Son dernier confrère de travail avait dû les quitter récemment pour entreprendre une carrière plus profitable: éboueur novice. Ainsi, le jeune commis se retrouvait seul face à tous les clients qui affluaient, telles des fourmis affamées, vers LA source de nourriture de la colonie villageoise.

Assis derrière le tiroir-caisse, son esprit

voguaient vers un monde meilleur quand, deux heures plus tard, une femme entra, suivie du bruit de clochette habituel. Affublée d'une robe à dix sous et d'une paire de chaussures à cent dollars, la coquette mère de famille acheta une centaine de paires de billets de loto. Le tirage de ce soir-là promettait dix-huit millions. De quoi pardonner la dépense excessive? Simon songea au fait que la jeune femme aurait tout de même pu acheter un peu de nourriture pour ses quatre enfants, eux qui n'avaient rien avalé depuis deux semaines et qui ne cessaient de rôder autour du *container* en quête d'un quelconque laissé-pour-compte de l'univers culinaire.

*Là où l'espoir est désespéré,
là où les rois rampent devant
l'esclave mort aux pieds du Tyran.*

Déposant la liasse de combinaisons aléatoires dans un sac, alors que la mère attentive ne portait pas attention, Simon ajouta au tout quelques pâtisseries et un carton de lait. Avec un peu de chance, elle ne remarquerait même pas la lourdeur prononcée du contenant de plastique, son esprit captivé par l'illusion peu indulgente d'une vie de rêve à venir.

La joueuse compulsive partie, il put se replonger dans un magazine fort intéressant, dans l'attente d'un autre acheteur. On affichait en première page de l'hebdomadaire que Audrey

de Matagami avait eu une relation sexuelle orale avec son arrière-grand-père lorsqu'elle avait douze ans, qu'elle était maintenant enceinte de lui à la suite de cette dite relation, et qu'elle réclamait une modeste somme de trente-deux mille piastres pour dommages émotionnels et physiques liés à certaines complications. Rien de mieux que les journaux à potins pour faire passer le temps... Et en plus, c'est de la culture gratuite.

Le jeune homme passa sa journée à accueillir des consommateurs divers, qui achetaient ce dont ils avaient besoin la plupart du temps en disant « bonjour » et « au revoir ». Selon l'humeur. Ils pouvaient aussi grogner et mordre.

La clientèle de cette journée de labeur fut très juvénile. Simon eut conséquemment affaire, entre autres, à deux jeunes de treize ans qui tentèrent de voler quelques babioles à son insu, à un autre de quinze ans qui voulut acheter quatre caisses de bière à l'aide d'une de ses huit fausses cartes d'identité, à un jeune Indien qui désirait faire l'acquisition de quelques centaines de cartons de cigarettes pour se lancer en affaires, et à un policier à la recherche d'un gamin de dix ans qui avait vendu de l'ecstasy à sa petite copine, question de la déniaiser.

*Douce jeunesse qui alourdit la nostalgie,
mais non le casier judiciaire.*

En sortant sur un « bonne journée », l'agent de la paix, qui avait fait choux blanc et patate verte dans sa recherche du *dealer* mineur, vint à croiser une cagoule et un calibre douze. Une fois le vrombissement de la voiture dudit policier dissipé, le nouveau venu passa à la caisse:

— Awaye, crache le cash, tabouère! J'ai pas rien qu'ça à faire! cria à pleins poumons le braqueur, pendant qu'il armait son fusil avec grande prestance.

Sa cagoule était noire comme l'ébène, ses yeux brillaient comme l'éclair, ses bottes étaient brunes comme le petit tas du chien au milieu de l'hiver, son jeans était bleu... comme n'importe quel autre jeans qu'on trouve dans une p'tite boutique pas cher. Et son blouson... Son blouson, il était vert pomme... comme une pomme. Mais cette dernière pièce vestimentaire ne portait pas seulement du vert, elle portait aussi une inscription au dos: « Jean Brodeur, c'est l'meilleur ».

— Jean, je l'sais qu'c'est toé, dit calmement Simon, dévisageant le visage camouflé.

(Silence de la stupéfaction abasourdie.)

— Ciboère! Comment cé qu't'as faite pour me r'connaître encore!?! s'exclama Jean Brodeur, en enlevant son couvre-chef.

— Ça, c't'un secret. Mais ressaye-toé pas une autre fois parce que j'vas finir par avvertir la police,

compris? Ça fait déjà trois fois, c'te mois-citte.

— Si seulement j'pouvais comprendre comment tu fais pour savoir à chaque fois qu'cé moé, marmonna le braqueur démoli en partant, bras ballants.

●●●●●●●●

Cinq heures. Le moteur de la voiture du patron se fit entendre. Bob. C'était comme ça que tous l'appelaient¹⁶. Bob affichait le portrait type de l'homme du peuple québécois au milieu de la cinquantaine: un peu trop bedonnant, un peu trop poilu, un peu trop chauve, mais très, très sympathique. C'était le genre « mammifère hibernant¹⁷ » qui avait toujours vécu seul et qui passait chacun de ses moments libres à regarder de vieilles parties de hockey enregistrées dix ans auparavant, un litre de bière à la main. « Parce que le hockey d'aujourd'hui, ça vaut pu rien, stie! » vous aurait-il dit.

Mais Bob, c'était aussi le gars fiable, le type sur lequel on pouvait toujours compter, même si on était le pire des soûlons ou la plus grande des dévergondées... SURTOUT si on était la plus grande des dévergondées. Ça, c'était Bob.

— Alors, bonne journée? s'enquit le patron.

— Pas trop mal. La normale, quoi!

— Écoute, eh... J'ai un p'tit quec' chose à

t'annoncer, dit Bob.

— Ouais?...

— Eh ben... J'ai engagé une nouvelle caissière!

Comme si c'eût été arrangé avec le gars des vues (le scénariste terrien, probablement), Simon vit une jeune fille entrer au moment même où Bob finissait sa phrase. À première vue, elle était jolie... Ça oui, elle était jolie. Mais... ce n'était pas tout. Quand elle vint à sourire, ce fébrile mot qu'est ce faible qualificatif fut remplacé par des milliers d'autres adjectifs, beaucoup et autrement plus flatteurs. Les regards des deux jeunes gens se croisèrent. Non. Il ne firent pas seulement que se croiser, ils s'engouffrèrent l'un dans l'autre. Longuement. Très longuement. Vraiment, très très longuement.....

— Caroline, j'te présente Simon Aubin!

Bob venait d'interrompre un silence. Silence trop vite étouffé. Que ni l'un ni l'autre n'auraient voulu voir se terminer. Caroline n'avait jamais senti un tel regard sur elle, n'avait jamais ressenti chose aussi grande se créer à la suite d'un simple coup d'œil. Et « chose » était le mot juste.

Quelquefois, lorsqu'on se noie dans l'égarément, l'indéfinissable dit tout.

Il est bien inutile de dire si Caroline était blonde, brune ou rousse. Inutile de dire si elle

était grande, petite ou mince. Disons seulement qu'immédiatement Simon trouva en elle tous ces traits qui œuvrent au ravissement du cœur. Rassemblés.

Il ne sert à rien non plus de dire que le garçon fut aussitôt charmé, de ce charme qui n'est jamais questionné. Mais disons-le quand même. C'était une créature céleste, venue tout droit de l'inimaginable espoir, qui se présentait aux yeux du jeune homme.

Arrivée quelques jours plus tôt dans le village à la suite d'un déménagement précipité, Caroline avait été très embarrassée de se retrouver tout à coup dans un « trou » nordique. Son père autoritaire lui avait trouvé un job pour occuper son esprit martyr. Elle avait crié, ragé, tout cela emmuré dans un vif intérieur. Toutefois, depuis les dernières secondes, toutes ces choses s'étaient effacées de son esprit. « Tout » s'était effacé. Soudain, elle comprit que Bob attendait qu'elle réagisse, d'une façon ou d'une autre :

— Eueuh... Bonjour! (*Shit!!! Là, y va penser qu'chus rien qu'une épaisse.*)

— Bonjour... (*Pourquoi j'ai juste murmuré? A va m'prendre pour un con!*)

— Euh... (*Maudit! Quessé que j'peux ben dire?*)

(Le silence affreux, qui peut de lui-même gêner la gêne.)

— Ben... Euh... Veux-tu que j'te montre la place? (*Bonne idée!*)

— Bonne idée! (*C'est vrai qu'c't'une bonne idée...*)

Après avoir fait visiter les moindres recoins du dépanneur à Caroline, du frigo à lait au placard à balais, après avoir absorbé les moindres recoins de son visage, Simon n'avait plus le choix, il lui fallait bien partir. Avec regret, il lui fit son plus bel au revoir et salua Bob d'un signe de tête, avant de sortir et d'enfourcher sa moto.

Le moteur du véhicule gronda à nouveau, mais il ne supplanta pas la force du grondement de son cœur, diesel qui venait d'être alimenté par la plus belle essence¹⁸.

- 2 -

Arbres épouillés et dépouillés. *Caroline*. Pierres et plantes diverses. *Caroline*. Mouffettes aux raies brisées et dégagements nauséabonds. *Retour à la maison. Dah...*

Les deux voitures étaient là. Seule la lumière de la cuisine était allumée. Dès qu'il poussa la porte d'entrée, Simon sut que quelque chose n'allait pas. Les souliers de ses parents siégeaient sur le tapis. Le problème? Les chaussures étaient éparpillées de façon chaotique. (Et rien n'est trop chaotique pour la disposition d'une paire

18
Le diesel est en fait une combinaison d'huile et d'essence. Pardonnez l'imprécision, je m'efforce de recréer ce que les humains appellent l'émotion..

de chaussures.)

Le silence qui avait accueilli le garçon chez lui ne fut pas long. Un violent bruit d'assiette cassée se fit entendre, suivi d'un cri épouvantable :

— T'es rien qu'un salaud!

(Ça, c'était sa mère.)

— Pis toé une... une... une salope!

(Miaula son père.)

Les parents de Simon ne s'étaient jamais vraiment disputés. Pas en sa présence, du moins. Quoique leur assiduité au foyer n'était déjà pas très valable... C'est en cet honneur que fiston ne s'interposa pas ce jour-là, qu'il ne fit que poser un œil brûlant (pour ne pas dire brûlé) sur le portrait que lui offraient ses géniteurs, observateur discret au bord d'un mur.

Des morceaux de verre jonchaient le plancher de la cuisine. Guy venait de balancer une nouvelle assiette de porcelaine à sa femme. La pièce de valeur alla éclater contre la tapisserie ensoleillée. Guy n'était pas très bon viseur. À vrai dire, à son test de vision, il avait eu deux sur vingt pour l'oeil gauche, et un et demi sur vingt pour le droit. Et Johanne était en train de piétiner ses lunettes si chères à ses yeux.

— Ça faisait partie du set de vaisselle que ma mère nous avait donné à not' mariage, mon sacrement! gronda la mégère, dans la voix le

tonnerre, dans les yeux les éclairs.

— Ah ouais!?! Tu sais-tu à quel point j'm'en sacre de ta criss de mère! piailla Guy, comme l'aurait fait une outarde enragée.

Johanne serra les poings de colère, si fort qu'on aurait pu croire qu'elle allait se broyer les doigts. Elle venait de sauter une coche. Une coche de plus.

— T'es rien qu'un beau sale. Tu m'trompes avec ta boss, pis en plus t'as l'culot de v'nir me dire que t'aimes pas môman!!!

— Pis toé! Han! Tu m'trompes avec ton secrétaire, pis après que je l'ai appris, tu viens m'dire en pleine face que chus gros...

— Mais... t'es gros! hurla l'évidence.

— Tu sauras qu'y en a des ben pires que moé. Sans mes lunettes, j'pèse rien qu'deux cents livres, calvaire!

— Avec la bedaine que t'as, t'as pas vu ton engin depuis dix ans, ouais! Pis en plus, tu vaux pas une astie d'cenne au lit!

(Silence de mort.)¹⁹

Guy empoigna une autre assiette et avec toute sa hargne, il l'envoya rejoindre la première, toujours bien loin de la cible.

— Ah ouais!?! Chus pas bon au lit, han! C'est pas ça qu'Hélène, Anette, Sylvette, Ginette, pis Georgette te diraient si tu leur d'mandais! Ça serait plutôt à moé d'me plaindre! Tu sauras



19
Il n'y a rien de plus offusquant pour le mâle humain qu'une critique péjorative de sa performance sexuelle. Ça le met en rogne pas pour rire.

que même un astie d'gant d'vaisselle f'rais mieux l'affaire que toé quand vient l'temps d'faire la chose!

— C'est c'que tu penses!!! (Rire méchant, ricanement inquiétant. Et vlan! Droit dans les dents!) Vas donc d'mander à Fernand, Bertrand, Jean-Luc pis Rodolphe, quessé qu'y en pensent! Tu pourrais en apprendre des bonnes, mon homme!

(Simple silence de réflexion douteuse.)

— Rodolphe?...

— Ton père! T'en connais ben d'autres, des Rodolphe encore vivants au Québec?

Les yeux de Guy semblèrent s'égarer dans le vide. Déjà que sans ses lunettes, il se sentait perdu, imaginez où il en était rendu. Il était complètement démoli.

— Noooooooooooooooooonnnnnnnnnnnnnnnn! cria-t-il en se frappant la tête sur la tapisserie à plusieurs reprises, ajoutant un bel orangé à la toile. Il releva les yeux pour jeter à Johanne un regard démoniaque, machiavélique, diabolique.

— T'es rien qu'une grosse vache avec d'la moustache! Une méchante!! Une pas fiiiiine!!! T'as... T'as l'nez tellement gros que quand on t'voit, ben... on voit rien qu'ça, bon!

(Là, Guy faisait plus pitié qu'il n'avait l'air méchant.)

— Pis toé? T'es rien qu'un criss de cochon

qui passe ses samedis aux danseuses! Tu vaux rien... Pis tu m'dis jamais qu'ma bouffe est bonne!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

(Johanne venait de craquer.)

— J'te l'dirais ben qu'ta bouffe est bonne... Si à l'serait, astie!

(Nouveau silence de mort²⁰.)

La cuisinière dénigrée empoigna la grosse bouilloire Starfrot qui se trouvait à portée de main et la lança de toutes ses forces sur Guy, qui l'évita de justesse. Par contre, il ne réussit pas à esquiver la poêle de fonte qu'il reçut en pleine face. Propulsé contre le mur comme une vulgaire assiette de porcelaine, il éclata en sanglots.

— Mon nez! Salope! Tu m'as cassé l'nez...

— T'avais rien qu'à pas m'écoeurer, maudit braillard! Tein! Là tu vas pouvoir te plaindre pour de vrai!!! hurla Johanne en lui assenant un formidable coup là où ça fait mal, quelle que soit la planète d'où vous venez.

Il fallait que Simon réagisse, mais il était complètement paralysé. Béat, les yeux fixes, il était en état de choc. C'était la première fois qu'il assistait à ce genre de scène. C'était aussi la première fois qu'il voyait à quel point ses parents « s'aimaient ».

Par chance, il n'eut pas à s'interposer. Au moment où Johanne allait porter le coup de poêle fatal, la sonnette quarante mélodies de la



Il n'y a rien de plus offusquant pour la femelle humaine qu'une critique péjorative de sa performance culinaire. Ça la met en beau joulvert. Et vivale stéréotypé (référence à la langue espagnole terrienne: prononcer avec des rrrr et un poncho!).

porte d'entrée se fit entendre.

— Pizza! Vite, chus pressé là! Ça s'peux-tu, *man*, commander d'la pizz quand on reste à presque vingt kilomètres du resto! Ma gang de capotés vous autres! s'exclama de l'autre côté de la porte ce qui était assurément un adolescent à l'apogée de sa forme mentale.

La féministe faucheuse dut se résigner à laisser son arme de fortune. Une indescriptible déception se peignit sur son visage. Il faut dire que sans l'arrivée fortuite du livreur de pizza (que nous nommerons Jean-Marc, faute d'en savoir plus sur son cas)... Eh bien, sans l'arrivée de Jean-Marc, Guy ne s'en serait peut-être pas tiré.

La matrone fut plus que surprise de tomber sur son fils en quittant la cuisine. Toutefois, elle passa outre sans lui adresser le moindre mot. Le livreur, entre le moment où Johanne ouvrit pour prendre la commande, celui où elle paya sans pourboire ni trompette, et celui où elle lui referma la porte au nez sans même un « bonjour », ne put émettre un seul son (si vous m'avez bien suivi, vous savez que c'est le livreur qui n'a pas pu émettre un seul son... et puis sinon, en lisant cette parenthèse, vous avez dû le comprendre... alors continuez donc de lire, ma bande d'Arionais vous autres, si vous voulez savoir ce qu'avait à dire la Terrienne).

— Descends en bas, ordonna la mère à son fils, en se retournant. J'crois qu'ton père pis moé, on a à parler.

Puis, Johanne retourna à la cuisine.

●●●●●●●●

Guy semblait mal en point. Sa figure était teintée de pourpre, du sang coulait abondamment de son nez et de son front. Malgré tout, il semblait s'être remis de ses émotions; il avait recouvré une certaine lucidité. Lucidité propre aux hommes battus et aux politiciens haïs.

— J'pense qu'y va falloir divorcer, annonça Guy, avec une froideur qui en disait long.

La lucidité venait d'entrer en action.

— Pas d'problème, trancha Johanne.

— On s'sépare tout c'qu'on a? Fifty-fifty?

Là, la lucidité allait en manger toute une.

— Pfu! T'es malade! Séparer c'qu'on a? Pantoute! J'prends toute, m'entends-tu? Tu t'ramasses avec rien, tout nu dans rue, pis tu r'commences toute à zéro! Té un homme, fait que tu vas être capable!

— Mais...

— J'veux pas entendre un astie de « mais »! Fais pas ton sexiste. Chus une femme, fait que quand ça me désavantage, ben j'chiale comme une bonne, pis quand ça fait mon affaire, t'as pas

22
 Dans ce cas,
 ou Johanne est
 en train de fumer
 ce qu'on appelle
 une cigarette,
 ou bien elle
 «tête une *patch*».

voiture, tondeuse, brosse-à-dents électrique, chien de race, sacs à poubelle nouveau genre, et ainsi de suite. Le dernier portrait était le seul à montrer la famille réunie. Le garçon avait un an. Son père le tenait à bout de bras, l'éloignait le plus loin possible d'un visage qui n'exprimait qu'horreur dégoûtée. Et sa mère affichait un rictus haineux, plein de reproches. Comme si elle venait de gaspiller une journée de travail pour rien. Une photographie. Une seule. Et le seul sourire sur cette image floue était celui de Simon. Pauvre petit bonhomme au centre d'un couple voué à la destruction. D'un geste brusque, fiston referma l'album. Puis il le lança contre le mur. Le livre retomba au sol, intact, solide comme le roc. Dans sa chute, il se rouvrit, à cette même page qui avait précédé le vol plané. Il y a de ces vérités qui sont dures à nier.



Quand la faim se fit trop sentir, Simon dut se résigner à monter à l'étage. Il n'y trouva que sa mère, nicotine aux lèvres²², en train de converser sur son cellulaire :

— Une pension alimentaire? Ben sûr qu'y va m'en payer une, le torrieux! C'te criss-là... Vous pensez tout d'même pas qu'y va partir d'icitte libre comme l'air!?! Avec rien à déménager!?! Pis

23
 Le hamburger est un mal très répandu en terre québécoise. Il fut inventé par un certain M. Burger, qui plagiat l'idée de M. Sandwich en amenant quelques variantes à l'idée de base. M. Burger utilisa un pain, une viande et des garnitures plus cheap, pour produire une nourriture servie plus rapidement, à un prix plus abordable. Il ne va pas sans dire que de telles méthodes culinaires ne sont pas faites pour donner goût aux choses, mais plutôt pour remplir les coffres des « Monsieur ». Tous ces « M. » qui ne veulent que votre bien.

en ayant même pas à payer d'gaz pour son char parc'que c'est moé qui l'garde!?!... Va ben falloir qu'y m'paye une p'tite compensation, pour ça... Ouais, je l'sais, mais c'est lui qu'y a envoyé l'jus pour faire c't'enfant-là! C'est lui l'coupable! C'est pas d'ma maudite faute à moé si j'ai pris des *speeds* au lieu d'prendre la pilule... Mais j'm'étais juste trompée... C'est ça, on s'appelle.

Johanne rengaina son appareil et se tourna vers son fiston.

— Quessé tu veux, toé?

— Où c'est qu' y est passé, p'pa?

— On s'est séparé.

— Est-ce qui va r'venir? ajouta Simon, les yeux rivés sur le parquet.

— On signe l'acte de divorce dans une heure, conclut Johanne avant de se lever et de se diriger vers son bureau.

Ne trouvant rien d'autre à manger dans le frigo qu'un steak haché vieux de trois mois et deux tranches de pain verdâtres, Simon se fit un bon hamburger²³. Le temps ne fut pas long avant que sa mère ne sorte de son bureau... et que lui aille dégoûter dans le lavabo.

Sans un mot, Johanne enfila son plus beau manteau de fourrure et quitta. Le son du moteur de sa nouvelle BMW résonna, puis décrut jusqu'au silence. Dans moins d'une heure, elle et Guy auraient divorcé. Et rien ne pouvait changer

quoi que ce soit à ce fait presque accompli. Même pas vingt années de mariage, de dur labeur, et tout cet argent accumulé... Ni même un fils.

- 4 -

Le lendemain, au réveil, Simon s'étira comme à l'accoutumée et se leva. Son dos endolori par un matelas trop usé, il lui fallut un bon laps de temps avant que ses idées ne s'éclaircissent et qu'il se remémore les événements de la veille. Il se souvenait avoir rendu visite à madame Repentigny... Il se souvenait avoir rencontré une fille plus que mémorable... Il se souvenait avoir vu ses parents transformer la cuisine en champ de bataille conjugal... Et il se souvenait s'être couché tôt pour ne pas avoir à assister au retour triomphal de sa mère.

À la grande surprise du garçon, la cuisine était toute propre quand il y mit le pied : on avait fait le ménage. Il se prépara un bon bol de céréales Croker Stander Flusher Flakes^{MC24} et le mangea lentement, par petites bouchées, absent. Comme il touchait le fond du récipient de verre, un des seuls à avoir survécu au carnage, Simon fut surpris de voir un homme (qui n'était pas son père) sortir de la chambre des maîtres, pour aussitôt s'engouffrer dans la salle de bain.

D'après ce qu'il avait entr'aperçu, le garçon put déduire que le nouveau venu était dans la trentaine, qu'il était pourvu d'un ventre généreux, et qu'il portait un simple caleçon (c'était davantage une prise de conscience instinctive qu'une déduction).

Alors que le son classique du soulagement masculin se faisait entendre (aussi appelé « litanie du pipi » chez les Terriens de moins de quatre ans), Simon courut au chevet parental, et y trouva une ronfleuse comblée.

— M'man... chuchota-t-il.

— ... Ouan...? lâcha-t-elle dans une longue inspiration.

— M'man, c'est qui l'gars qui était dans ta chambre...?

(Silence endormi.)

— Jean-Charles... Mon fiancé... On s'marie c't'après-midi... souffla Johanne avant de se rendormir.

Simon resta debout devant sa mère inerte un long moment, pantois. Mais quand il entendit le bruit caractéristique de l'eau souillée évacuée, il sortit, tête basse, vaincu. Quelque peu écœuré par les dénouements de sa vie familiale des dernières vingt-quatre heures, il s'apprêtait à quitter la maison quand le téléphone freina son élan, se faisant désirer par sa mélodie primitivement répétitive.

—Oui, allo, répondit l'enfant chamboulé, avec impatience.

—Simon? C'est Jacques, ton mononcle. Devine quoi!

—Écoute, mononcle, y'é d'bonne heure, pis j'ai pas l'temps d'te parler...

—Aye, attends munute, raccroche pas! Cé t'important! Tu vas avoir un p'tit frère!!!

(Silence interloqué.)

—Comment ça, sacrament!?!?!

En criant, Simon avait fait volte-face, faisant tomber l'appareil au sol.

—Calme toé, Simon... lança le mononcle dans le récepteur sur le plancher.

—J'pense que si ma mère était enceinte, je l'saurais, non!?!?! s'époumona-t-il en reprenant le combiné.

—Ben non, voyons, niaiseux... C'est pas Johanne qui vient d'accoucher... C'est la nouvelle blonde de ton père, Charlène.

C'en était trop. Simon était au bord du gouffre. À vrai dire, il était «planté drette dedans». Son visage n'exprimait que désarroi et ses yeux semblaient perdus dans le vide (tel père tel fils, dira-t-on). Il raccrocha sans un «au revoir».

Chose certaine, ces temps-ci, dame chance ne l'accompagnait vraiment pas.

«Ou ben à fait mal sa job en tabarnac!!!»